

avez parlé de choses qui ne regardent point les marchands de laine. Que cela ne vous arrive plus. Elle dit et passa outre pour aller s'arrêter devant Zébée.

—Et vous, dit-elle, vous êtes le serviteur de celui qui s'est évanoui ?

—Oui noble dame.

— En entendant raconter les malheurs de la maison d'York !

—Oui.

—Ce jeune homme, comment le nommez-vous ? sa condition ? sa famille ?

Zébée s'abritant sous son plus doux sourire :

—Madame, dit-il, sa famille est dans le haut commerce ; quant à son nom, il est fort justement estimé. Madame a peut-être ouï parler du célèbre Warbeck.

—Warbeck, de Tournay ? reprit l'étrangère.

—Précisément, madame.

—Et ce jeune homme est son fils ?

—Certes, répliqua Zébée.

—Mais lui, Warbeck, où est-il ?

—Plus sur cette terre, soupira Zébée.

—Mort !... mon compère Warbeck !..... dit l'inconnue.

Et sa belle main, sortant d'un épais gant de fourrure, traça le signe révérend des chrétiens sur sa poitrine. Son écuyer l'imita.

En sa qualité de converti, Zébée était bien libre de faire comme eux. Pourquoi donc s'abstint-il ?

—Hélas ! oui, noble dame, répliqua-t-il avec une vivacité destinée à économiser le geste saint ; il a trépassé à Constantinople, et je ramène avec Jean, notre ami, le jeune seigneur Perkin à la maison paternelle, où l'attend une mère désolée.

—Je le vois en un triste état, dit l'étrangère.

Zébée secoua la tête.

—Ce jeune homme n'est pas capable de faire la route à cheval, continua la dame ; il arriverait mort au logis.

—En ce cas, nous n'aurions plus qu'à enterrer notre maîtresse, s'écria Zébée, gesticulant avec une sensibilité qui, de laid, le rendit hideux.

—Elle aime donc bien ce fils ?

—Oh ! madame !... elle ne vit que par l'espoir de l'embrasser.

Eh bien, repartit la noble femme, il ne sera pas dit que j'aurai manqué d'assister dans le malheur la famille Warbeck, mon compère, qui m'a rendu pendant sa vie tant de bons services, à moi et aux miens. Il n'est pas toujours vrai que les princes oublient..... n'est-ce pas, capitaine ? Qu'on soulève ce jeune homme avec précaution, et qu'on le porte dans ma litière. Il y passera plus tranquillement la nuit, et y fera plus moelleusement la route.

—Mais, madame, balbutia Zébée stupéfait, nous allions chez dame Warbeck.....

—Ainsi ferez-vous, bonhomme ; j'y vais aussi.

—Mais nous l'escortions, noble dame.

—Vous continuerez..... Seulement au lieu d'escorter un cheval, vous escorterez une litière, et nous vous escorterons.

Zébée regarda Jean ; Jean saluait jusqu'aux genoux ; Zébée salua jusqu'à terre.

—La route sera bientôt libre, dit la dame en se tournant vers le marchand de laine. Chacun ici pourra en profiter. Vous dénigrez York, vous êtes en mauvaise veine, et si vous continuez, il vous arriverait malheur.

—Qui donc est cette femme ? demanda Thomas Brook à l'un des hommes d'armes.

—Son Altesse madame la duchesse douairière de Bourgogne, répliqua le cavalier de fer.

—La veuve de Charles le Téméraire ! s'écria le marchand, et il disparut dans la plaine.

Bientôt l'escorte de la duchesse, grossie de tous les esprits dociles de la caravane, se mit en marche à travers le nouveau chemin, et la lune, qui se levait derrière les dentelures ro-

cheuses, éclaira les ondulations de ce long serpent dans les rampes de la montagne.

CHAPITRE II

MARGUERITE DE BOURGOGNE

Marguerite d'York, duchesse douairière de Bourgogne, était sœur d'Édouard IV, le père de ces malheureux enfants assassinés ; sœur de Richard d'York, duc de Gloucester, leur assassin ; sœur de Clarence, tué par ses frères. On l'avait mariée à Charles le Téméraire, un des plus puissants princes de son temps, en sorte que, d'une famille toujours nageant dans le crime et la violence, la malheureuse Marguerite était passée dans une cour habituée au sang et à la guerre. Elevée dans la haine du nom français, elle n'avait fait que continuer cette haine dans les conseils de son époux, l'implacable ennemi des rois de France, dont il eût triomphé peut-être sans le génie astucieux de Louis XI, qui sut éviter souvent la guerre avec un pareil rival, en lui suscitant toujours à propos les plus dangereuses inimitiés.

Pendant la vie, et même après la mort de Charles le Téméraire, Marguerite sœur du roi—Édouard IV régnait alors—fut une princesse traitée dans toute l'Europe avec les plus souverains égards. Forcée de céder à Marie de Bourgogne, fille de Charles, les États du feu duc, elle avait conservé en Flandre, un magnifique douaire. Elle était toujours princesse, et s'appuyait toujours sur sa famille en Angleterre. Édouard IV étant mort, son fils, Édouard V, un enfant, lui succéda. C'était encore un roi dont Marguerite était la tante. Son crédit ne diminuait pas. L'horrible attentat de Richard sur ses neveux enleva, il est vrai, la couronne et la vie à Édouard V ; mais Richard III lui succédait. Ce monstre n'était pas moins frère de Marguerite ; il régnait : le deuil de la famille n'avait rien ôté de sa puissance à la duchesse de Bourgogne. York et sa Rose blanche brillaient sur le trône d'Angleterre.

Mais tout à coup la scène change. Un proscrit, le comte de Richmond apparaît. Il débarque avec une armée ; il menace Richard III sur son trône. La lutte s'engage. Le tyran succombe dans les plaines de Bosworth. Richmond se fait couronner sous le nom d'Henri VII. York s'écroule, Lancastre est sur le trône. Il ne reste rien à Marguerite que le souvenir du passé : à quoi bon l'usurpation, le meurtre, les atrocités de tout genre qui avaient préparé à York une si haute fortune ? Richard III a effeuillé, pour régner seul, la Rose blanche tout entière. La Rose rouge de Lancastre s'étale orgueilleusement sur l'écu anglais.

Frappée de ce grand désastre, Marguerite regarde alors autour d'elle : partout des ruines. Louis XI a patiemment repris la Bourgogne aux petits-fils de Charles le Téméraire, Charles VIII, roi de France, ne sait plus même si ce nom de Bourgogne a existé. En Angleterre, Henri VII entasse paisiblement l'or dont il est idolâtre. Il règne sans inquiétude ; ses rivaux d'York ont disparu. Une seule fleur de cette brillante tige végétale obscurément dans les ténèbres de la Tour de Londres : c'est un fils de Clarence, un Warwick, que le peuple a bien aimé, mais qu'il croit à peine vivant.

Il y a bien une fille d'Édouard IV : Henri VII, en homme habile, l'a épousée. Élisabeth d'York est reine d'Angleterre. La nation a vu avec joie l'union des deux Roses ; elle a espéré enfin la paix, la concorde, après tant de massacre dans les guerres civiles.

Quant à Marguerite, duchesse de Bourgogne, elle est tante de la reine, c'est un dernier espoir, si la reine se souvient qu'elle est du sang d'York.

Aussi commence-t-elle, avec l'habileté traditionnelle de la politique bourguignonne, à circonvenir sa nièce Élisabeth pour connaître ses sentiments. Elle noue une correspondance avec sa belle-sœur la reine douairière d'Angleterre, veuve d'Édouard IV. Cette princesse qui a tout perdu, mari, enfants, couronne comprendra peut-être l'ardent désir de Marguerite